

Samuel de Champlain, le scorbut et l'avis d'un médecin de grand renom

Alain Asselin, Jacques Cayouette, André Daviault et Jacques Mathieu

Numéro 126, été 2016

La noblesse de la Nouvelle-France jusqu'au XXe siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, A., Cayouette, J., Daviault, A. & Mathieu, J. (2016). Samuel de Champlain, le scorbut et l'avis d'un médecin de grand renom. *Cap-aux-Diamants*, (126), 27–33.

SAMUEL DE CHAMPLAIN, LE SCORBUT ET L'AVIS D'UN MÉDECIN DE GRAND RENOM

par Alain Asselin, Jacques Cayouette,
André Daviault, Jacques Mathieu

Dès son premier hivernement à l'île Sainte-Croix en Acadie, en 1604-1605, Samuel de Champlain a vu ses compagnons sévèrement touchés par le scorbut. Trente-cinq des 79 hivernants décèdent de la terrible maladie. Au cours des deux années suivantes, à Port-Royal, le nombre de décès s'élève respectivement à douze et à sept.

LE TERRIBLE SCORBUT

La mort suit partout ce « mal de bouche » dit aussi « mal de terre ». Le scorbut cause une enflure des jambes, des cuisses et de la face; les lèvres pourrissent, les dents tombent, l'haleine est courte, la douleur rend incapable d'avaler. La mort suit en deux mois. Comme la recherche de l'*annedda*, ce fameux remède qui avait guéri l'équipage de Jacques Cartier, demeure vaine, on s'efforce de découvrir les sources du mal.

Les éléments naturels, l'air, l'eau, la terre fraîche, plus le climat et la nourriture, à quoi s'ajoutent les comportements humains, sont tenus responsables. L'absence de fossés autour de l'établissement a pour effet de créer des lieux marécageux et humides où les eaux deviennent insalubres. L'air vicié crée également des espaces malsains. Un des membres de l'expédition, Marc Lescarbot, note que « tous les hommes atteints ont leur chambre du côté ouest », soit dans les parties de l'habitation les plus exposées et les plus humides. Des lieux défrichés pour la première fois sortent des vapeurs qui infectent l'air. Enfin l'hiver, qui a pour effet de resserrer la



La vraie Britannica des Anciens. Selon une étude publiée en 1681 par le botaniste hollandais Abraham Munting, l'herbe médicinale nommée Britannica par les Anciens correspond à une espèce de *Rumex* pour laquelle il fournit une gravure. (Abraham Munting. *De vera antiquorum herba Britannica...* Apud Hieronymum Sweerts, Amsterdam, 1681.

chaleur naturelle, cause une plus grande corruption du sang.

La mauvaise nourriture peut également avoir des effets néfastes. Au premier chef, on identifie les viandes salées. On estime que les salures, de viande ou de poisson, échauffent le sang et gâtent les parties intérieures. On en vient à philosopher en considérant ces salures comme des « viandes mélancoliques ». Voilà une invitation à établir des liens avec les comportements humains. Les personnes touchées par le scorbut sont principalement des gens chagrins et paresseux, les sédentaires qui sont toujours « grondans, grognans, mal-contens et fainéans, ceux qui demeurent accroupis tout l'hiver devant le foyer, ceux qui se livrent aux rêvassements d'esprit, les rêveurs "songe-cieux" ».

Comment corriger tout cela? Les remèdes ne manquent pas. Il faut faire des fossés et s'abreuver à l'eau courante. Il faut attendre après la première année que le soleil ait pu réchauffer les terres désertées [défrichées]. La viande fraîche aura des effets salutaires. De fait, des malades sont ressuscités de la mort à la vie, après avoir mangé deux ou trois fois du consommé d'un coq. Le bon vin, pris selon la nécessité de la nature, constituera un souverain préservatif.

Pour demeurer en santé, il faut faire de l'exercice. Galoches aux pieds pour se protéger de l'humidité, en bons chasseurs et gaillards compagnons, on se plaira à pétrir les neiges et à abattre le gibier. Quoi de mieux enfin pour éviter la morosité et prendre plaisir à ce que l'on fait que de suivre le conseil de Marc Lescarbot, ce célibataire de 35 ans, qui recommande « d'avoir l'honnête compagne un chacun de sa femme légitime, car sans cela la chère n'est pas entière... »

Mais rien ne réussit à vaincre le mal! À Québec, sur les lieux mêmes de l'hivernement de Jacques Cartier, Champlain intensifie ses recherches. Il mène de « diligentes perquisitions » pour découvrir ce fameux *annedda* qui

La partie mesme on extra de suc de Li-
mon, de decoction des herbes deinde
nomme. & de l'aigret de Sulfure ou
de Vitriol. La vertu duquel est singu-
lier contre la pourriture des humeurs,
soit en le prenant par dedans, avec
les decoctions susdites, soit en touchant
les goniures par dehors, ou lavant la
bouche de la decoction aigrie selon le
degré & la qualité de l'indisposition.
Ces deux remèdes se font donne
pour les principaux: souffrir de
soit que les autres ne soient pas
obus, comme estant trop faible,
& mal affermie. Les songe sans les
autres.
On nous donna advis du succès de
ce conseil, afin que si la maladie
vient a changer de face, ou a estre
accompagné de nouveaux accidens,
on change de remède, ou pour le moins
qu'on renforce l'ancien, pour venir
a bout d'un si cruel, & si dangereux em-
my avec honneur.
Donné a Paris le 9 Mars. 1610.
Mayerne Turquet.
Medic. Res. & C.

Manuscrit T000016-46 comportant la signature de Mayerne. (British Library).

avait guéri l'équipage de Jacques Car-
tier trois quarts de siècle plus tôt. INU-
TILEMENT! Le premier hiver à Québec
en 1608-1609 s'avère aussi désastreux
que les précédents. Sur 23 hommes qui
hivernent, 13 meurent du scorbut.

LE REMÈDE DES BRITANNIQUES

À son retour en France, Champlain
s'adresse à un médecin du roi, Théo-

dore Turquet de Mayerne (Trevor-
Roper). Ce médecin et chimiste suisse,
diplômé de Montpellier en 1596 ou
1597 est au service d'Henri IV, en 1600.
Dix ans plus tard, refusant d'abjurer le
protestantisme et à la suite de l'assassi-
nat du roi, il s'installe en Angleterre où
il œuvre auprès de Jacques 1^{er} et de ses
successeurs. C'est d'ailleurs à la British
Library de Londres que se trouvent ses
archives. C'est de cette institution que

l'on a pu obtenir copie de sa réponse à Champlain. Cette réponse se trouve dans deux documents; l'un en français comprenant un texte en marge et une autre date, l'autre en latin (British Library). En voici les transcriptions et traductions!

« La partie mesme ou Esra [succédané] du suc de limon, de décoction des herbes dernières [nouvelles pousses] nommées et de l'aigret de soulfre [soufre] ou de vitriol, la vertu duquel est singulière contre la pourriture des humeurs, soit en la prenant par dedans, avec les décoctions susdites, soit en touchant les gencives par dehors, ou lavant la bouche de la décoction aigrie selon le degré et la qualité de l'indisposition. Ces dernières Precptes [prescrites] soyent tenues pour les principaux : toutefois en sorte que les autres ne soyent pas obmis [omis], comme estant trop faibles, et mal asservis les uns sans les autres.

On nous donna advis du succès de ce conseil, afin que si la maladie vient à changer de face, ou à être accompagnée de nouveaux accidents, on change de batterie ou pour le moins, qu'on renforce l'ancienne, pour venir à bout d'un si cruel et si bizarre ennemi avec honneur

Donné à Paris ce 9 mars 1610

Demayerne Turgriet

Medic. Reg. »

THÉODORE DE MAYERNE (1573-1655), UN MÉDECIN DE TRÈS GRANDE RENOMMÉE

« Selon l'historien anglais Hugh Trevor-Roper (1914-2003), Théodore de Mayerne est l'un des médecins les plus réputés en Europe au XVII^e siècle. En plus d'avoir des rois et leurs proches comme patients, il soigne des célébrités comme le mathématicien Tho-

mas Hariot [Harriot] (vers 1560-1621) qui a exploré la Virginie en 1585. En 1614, de Mayerne a diagnostiqué chez cet explorateur un *noli-me-tangere*, qui se développe en un cancer de la narine gauche. Le médecin note que Hariot aurait été le premier explorateur anglais à adopter l'habitude amérindienne de fumer dès son retour d'Amérique. Parmi les panacées, souvent gardées secrètes, recommandées par le célèbre médecin se trouve la plante d'Amérique nommée *contra yerva*, littéralement l'herbe contre, c'est-à-dire l'herbe servant d'antidote. Théodore de Mayerne se voit confier la responsabilité d'élaborer la recette de l'huile royale pour l'onction lors de la cérémonie du couronnement du roi Charles I en 1626. Cette huile hautement fragrante est si appréciée des souverains qu'on l'utilise constamment par la suite, incluant le couronnement de la reine Elizabeth II en 1953. »

Hugh Trevor-Roper. *Europe's Physician. The various life of Sir Theodore de Mayerne*. New Haven and London, Yale University Press, 2006, p. 139, 206, 214, 285 et 415.

LIMON, CITRON ET CONFUSION

Historiquement, le terme limon porte souvent à confusion, parce qu'il réfère indistinctement aux fruits de quelques espèces d'agrumes du genre botanique *Citrus*. Ainsi, limon est parfois synonyme de citron, quoique ces deux mots n'identifient pas nécessairement le citronnier. C'est le cas, encore manifeste au XIX^e siècle, pour l'appellation pharmaceutique « suc de citron ou de limon » correspondant au jus du cédrat, le fruit du cédratier (*Citrus medica*). Il est donc difficile de conclure à quelle espèce d'agrumes du genre *Citrus* correspond



Rumex hydrolapathum, une des espèces représentant la plante nommée « Britannica » dans le texte de Pline. Tiré de *English Botany; or coloured figures of British Plants*. Volume 8, Third ed. Edited by John T. Boswell Syme. Illustrated by J. Sowerby et al. Plate 1220. 1873. Bibliothèque de recherche sur les végétaux, Agriculture et agroalimentaire Canada. Ottawa.

le limon recommandé dans le présent texte. Il pourrait s'agir du cédratier, du citronnier, du limettier ou d'une autre espèce.

À l'époque de Champlain, le terme limon (limon salé) fait aussi partie des ingrédients que les cuisiniers des nobles et des princes incorporent à certains plats. C'est aussi le cas pour les citrons frais et les « pommes d'orange » (oranges). En 1604, Lancelot de Casteau, cuisinier en chef pour trois princes évêques de Liège, rédige un traité de cuisine dans lequel le limon salé est l'une des légumes qu'il faut avoir pour la grande cuisine, sans oublier l'herbe de chat (herbe à chat, *Nepeta cataria*) qui est aussi recommandée depuis le Moyen Âge comme un stimulant bienfaiteur pour les bourreaux avant les exécutions.

« Le limon a une vertu miraculeuse contre le Scorbut. Ceux qui soigneront des indvd [individus] estant demy morts semblent revenir en vie si seulement ils peuvent avoir un limon pour le manger, ce qui nous a été assuré par M. Carpentier général aux Indes occidentales, par MM les États du pais bas par plusieurs années. » Ajout de 1632 (transcription du texte en marge de l'illustration de la page 28).

Lancelot De Casteau. 1604. *Ouverture de cuisine*. Leonard Streel Imprimeur. Liège. Chapitre « S'ensuivent les herbes et verdure qu'il faut avoir pour la cuisine, ce que les cuisiniers doivent savoir et connaître ».

Pierre-Joseph-Emmanuel De Smytère. 1829. *Phytologie pharmaceutique et médicale*. Librairie de F.-G. Levrault. Paris. Deuxième partie, p. 96-97.

Teresa Mclean. *Medieval English Gardens*. Dover Publications Inc. Mineola, New York, 2014, p. 144.

Le deuxième document fait référence aux savoirs de l'Antiquité. De fait, à l'époque de la Renaissance en Europe, les connaissances des Anciens constituent une référence incontournable. En d'autres mots, on pourrait dire que la science commence alors par l'histoire, avant d'éclorre sur le terrain, puis dans les arbres transformés en papier et, outre l'enrichissement des connaissances, finit parfois par mettre les richesses de la nature au service de l'homme. Les botanistes de la Renaissance tentent de repérer dans leur environnement les espèces et les vertus décrites par ces savants dans leurs textes écrits en grec ou en latin. Les travaux d'Hippocrate et de Pline sont particulièrement cités. Leurs principes et leurs savoirs servent de base à l'exploration de mondes nouveaux pour éventuellement innover.

Voici le texte latin et la traduction réalisée par André Daviault de ce deuxième document.

DE SCORBUTO

« *Langius scorbutum recentiorum ait esse Stomacacen antiquorum, et Eileon [grec Εἰλεός, colique], sive volvulum haematiten Hippocratis, descriptum libro De internis affectionibus his verbis : "Haec in morbo accedunt : ex ore male olet a dentibus & gingivae discedunt & a naribus sanguis fluit. Aliquando etiam ex cruribus ulcera pullulant : & alia sanes-*

cunt, alia emergunt et color niger fit, & cutis tenuis ; est autem ad deambulandum ac laborandum <haud> promptus."

Id quod non contingit in scorbuto in quo aegri sunt voluti vulneribus, ad motum pigri, ipsi quoque voluti soluta labant genua, vt in suo ipso sum expertus.

PLINIUS, Lib. 25. Cap. 3 (= 20)¹

in Germania trans Rhenum castris a Germanico Caesare promotis, maritimo



Manuscrit T00016-47, *De Scorbuto* (British Library).

tractu, fons erat aquae dulcis solus, qua prosa, dentes intra biennium deciderent compagesque in genibus solverentur. Stomacacen medici vocabant et Scelotyrben. Ei malo reperta auxilio est herba quae vocatur Britannica, non nervis modo et oris malis salutaris, sed contra anginas quoque ac serpentes. Folia habet oblonga, nigra, radicem nigram. Sucus eius exprimitur et ex radice. Florem vibones vocant, qui collectus oris quam tonitrua audiuntur & deumbus, securos in totum reddit. Forsig qua castra erant, nostris demonstraverit illam.

devoratus, securos in totum reddit. Frisi qua castra erant nostris demonstraverit illam. »

TRADUCTION LE SCORBUT

« Lange [Johann Lange, *Medicinalium epistolarum miscellanea*, Basel, 1560] dit que le scorbut des modernes est le "Stomacacen" des Anciens et l'Eileon ou le Volvulus sanguin [cf. *Convolvulus sanguineus*] [nom de la maladie à distinguer de la plante du même nom] d'Hippocrate, décrit dans son traité *Des affections internes* dont voici l'extrait [littéralement "dans ces mots"] « Les symptômes de la maladie sont les suivants : la bouche [littéralement = ces signes, ces troubles arrivent dans la maladie] dégage une mauvaise haleine, les gencives perdent leurs dents, [littéralement = de la bouche il y a une mauvaise odeur] [littéralement = les gencives se séparent des dents : hypallage pour : les dents se détachent des gencives] et le sang coule des narines; parfois même des ulcères se répandent sur les jambes : les unes guérissent, d'autres apparaissent et la peau noircit et devient plus mince; le malade est pourtant [autem] prêt à marcher et à travailler. Ce qui ne se produit pas dans le cas du scorbut, où les malades sont abattus par leurs plaies, peu enclins à faire un mouvement, eux-mêmes aussi dans cet abatement chancellent sur leurs genoux qui se dérobent, comme je l'ai vu par expérience dans son fait même². »

Pline, *Histoire naturelle*. Livre 25. Chap. 3 (= paragraphe 20).

« En Germanie, là où Germanicus César avait déplacé son camp, au-delà du Rhin, région maritime où il n'y avait qu'une seule source d'eau douce, en moins de deux ans la consommation de cette eau fit tomber les dents et affaiblit l'articulation des genoux. Les



L'épinette blanche (*Picea glauca*) est peut-être l'annedda antiscorbutique des Iroquoiens. C'est ce que suggère le frère Marie-Victorin dans sa *Flore laurentienne*, en 1935. D'autres gros conifères, comme la pruche du Canada (*Tsuga canadensis*) et le sapin baumier (*Abies balsamea*) sont cependant aussi des candidats valables. Dans cette illustration, Louis-Ovide Brunet (1826-1876), premier professeur de botanique à l'Université Laval, compare l'épinette blanche (haut) à l'épinette noire (*Picea mariana*). Source : *Histoire des Picea qui se retrouvent dans les limites du Canada*. Québec, 1866, page terminale. Collection Jacques Cayouette.

médecins appelaient ces affections [grec σκέλος, jambe, + τύρβη, désordre; litt. Désordre des jambes]. "stomacace" [grec στόμα, bouche, + κακός, mauvais, mal; litt. Bouche en mauvais état] et "scelotyrbé".

On trouva un remède à ce mal dans la plante appelée "Britannica", qui fut salutaire non seulement pour les nerfs et les affections de la bouche, mais aussi contre les angines et les serpents. Elle a les feuilles oblongues et noires ainsi que la racine noire. On exprime aussi son suc de la racine. On donne le nom de "vibones" à sa fleur, qui, cueillie avant que les coups de tonnerre se fassent entendre, et absorbée, procure un rétablissement complet. Ce sont les Frisons, hôtes du camp romain, qui la firent connaître à nos gens. »

L'HERBE ANTISCORBUTIQUE BRITANNIQUE, UNE ESPÈCE DE RUMEX ET LA PATIENCE

« Selon toute vraisemblance, la plante médicinale Britannica mentionnée par Pline est une espèce de Rumex. Le mot Rumex est d'ailleurs utilisé par Pline pour identifier la grande oseille (*Rumex acetosa*). Beaucoup plus tard, Rumex devient un terme pour nommer un genre botanique. Parmi les espèces médicinales de Rumex en usage en Europe à l'époque de Champlain, il y a la patience des moines (*Rumex patientia*) et la patience sang-de-dragon (*Rumex sanguineus*). Le mot patience serait une dérivation du terme latin *lapathum* qui a été utilisé pour identifier quelques espèces, généralement médicinales, de Rumex. En 1586, le médecin et botaniste italien Pierandrea Mattioli signale que *lapathum* est synonyme de rumex et que les mots français correspondants sont « lapais » et « pareille ». Durant son séjour en Nouvelle-France entre 1664 et 1675, le missionnaire jésuite Louis Nicolas mentionne la présence d'oseille [ronde et pointue], de patience et de lappatum [*lapathum*], des espèces appartenant au genre Rumex tout comme la plante médicinale Britannica. »

François-Marc Gagnon et autres. *The Codex canadensis and the writings of Louis Nicolas*. McGill-Queen's University Press. 2011.

David Gledhill. *Names of plants*. Quatrième édition. Cambridge University Press. 2008.

Le document reproduit montre que Théodore de Mayerne s'en est tenu à l'aspect médicinal des textes de Pline. Il n'a pas retenu les commentaires relatifs à la provenance du nom attribué à la plante.

Le contenu de ce deuxième document est absolument fascinant. Il illustre avec une netteté saisissante les hasards et les méandres de l'histoire. Il révèle le fait que le mal du scorbut et, surtout, la

façon de le guérir étaient connus, pourrait-on dire, depuis des temps immémoriaux. Il confirme que le retour aux sources est souvent à l'origine d'innovations scientifiques. Même si les travaux de ces illustres chercheurs n'ont pas été totalement oubliés, ils n'ont fait l'objet d'une attention renouvelée que plusieurs centaines d'années après leur réalisation.

Le botaniste hollandais Abraham Munting (1626-1683) a produit un texte pertinent au présent sujet et intitulé *De vera antiquorum herba Britannica... Dissertatio historico-medica* (1681). Ce texte a été en partie repris par William Salmon dans *Botanologia, The English herbal: or History of plants...*, ouvrage paru en 1710. Au chapitre 087, sous le nom de Brittany, l'auteur identifie deux



Une des premières illustrations du thuya occidental (*Thuja occidentalis*) aussi nommé cèdre ou arbre de vie (*arbor vitae* en latin). Deux rameaux de ce conifère d'Amérique du Nord sont comparés au cèdre de Chine (petit rameau à gauche). L'éthnobotaniste québécois Jacques Rousseau (1905-1970) a suggéré que le cèdre serait l'annedda antiscorbutique des Iroquoiens. Des doutes persistent cependant quant à cette identification de l'annedda. Source : Henri-Louis Duhamel du Monceau, *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, tome II, 1755, planche 90. (Banque d'images, Septentrion.)

variétés de Rumex : *Rumex hydrolapathum* et *Rumex orbiculatus*. Le premier, de souche européenne, est aussi connu sous le nom de *Britannica Antiquorum*; le second, *Britannica Americana* ou encore Virginian.



Le pin blanc (*Pinus strobus*), conifère atteignant les hauteurs les plus élevées, n'est pas l'*annedda* antiscorbutique des Iroquoiens. Selon un texte du troisième voyage de Jacques Cartier, l'*annedda* se distingue de l'arbre qui « dépasse les autres de plus de dix brasses ». Cet arbre majestueux est le pin blanc. Source : François-André Michaux, *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, tome I, 1810, planche X. Bibliothèque Agriculture et agroalimentaire Canada. Ottawa.

L'histoire de cette plante remonte au temps des anciens Romains et elle a été utilisée par de grands chercheurs en médecine ou en histoire naturelle comme Avicenne, Dioscoride (24-90 après J.-C.) et Pline (23-79), avant d'être pratiquement oubliée. Munting s'attarde au sens du nom, signale son attribution à différentes plantes au fil des siècles et fait une description minutieuse tant de l'europpéenne que de l'américaine, des lieux où elle pousse et de son évolution en fonction de la saison. Il s'attache à ses vertus médicinales et particulièrement au scorbut (Bartholomew). Enfin, il décrit la variété des préparations et leurs utilités. Le jus, l'essence, la

décoction, la teinture, la fermentation, les onguents, la poudre des racines ont chacun leur utilité et leur mode de préparation particulier.

CHAMPLAIN : ENTRE L'HERBE ET L'ARBRE

Champlain n'a pas trouvé l'*annedda*; pour plusieurs raisons. Il recherchait une herbe plutôt qu'un gros arbre. Le récit de l'épisode de la guérison de l'équipage de Jacques Cartier par un conifère semble pourtant clair. Toutefois, dans un lexique franco-indien reproduit à la fin de la relation de ce deuxième voyage, apparaît le mot *Hannedda* qui est traduit par herbe commune. Il faut également rappeler qu'à cette époque la majorité des remèdes sont encore conçus à partir de plantes herbacées. Les recommandations des médecins font fréquemment mention d'herbes, tout comme Mayerne d'ailleurs qui réfère aux nouvelles pousses, malheureusement non identifiées dans son extrait, même si le limon, autre remède signalé, provient d'un arbre ou d'un arbuste. Enfin, Champlain interroge les Amérindiens qu'il rencontre : des Algonquiens. Du temps de Cartier, ce sont des Iroquoiens qui occupaient la vallée du Saint-Laurent et avaient informé Cartier de la valeur thérapeutique de l'*annedda*. Jacques Cartier, *Relations*. Éditions critiques par Michel Bideaux. PUM 1986, p. 189, 259-263, 409.

UN ITINÉRAIRE SCIENTIFIQUE

L'histoire du scorbut et de son traitement a connu un itinéraire étonnant. Champlain fait appel à Mayerne en 1609-1610. Pourtant dès 1603, à Paris, un navigateur français, Martin de Vitré avait publié un court traité du scorbut, intégré au récit *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales*. [Mathieu, *L'annedda*, p. 49-50].

Du reste, la maladie a continué pendant longtemps à sévir, tant en Amérique qu'en Europe. L'année de la fondation de Trois-Rivières, l'hiver 1634-1635 a été pénible. Six hommes sont décédés du scorbut. Il en a été de même lors des guerres, du côté de Chambly, puis dans les années 1756-1760. Bernardin de Saint-Pierre relate pour sa part le fait que sur le navire de la Compagnie des Indes *Le Marquis de Castries*, navigant vers le Bengale en 1768, 70 des 146 hommes d'équipage ont été touchés par le scorbut et une dizaine d'entre eux sont décédés (Houston). La connaissance du traitement du scorbut avait cependant fait l'objet d'études scientifiques. À la suite d'expériences menées sur des matelots, James Lind avait prouvé l'efficacité du citron pour empêcher la maladie de se développer. Par la suite, il publie en 1753 un traité sur le scorbut. Toutefois la maladie continue à sévir et ses méfaits demeurent aussi perturbateurs. C'est à compter de 1795 seulement que les marins britanniques sont forcés de consommer une potion quotidienne de jus de citron. Les expéditions dans le grand nord canadien en témoignent éloquemment. Signalons à titre d'exemples, l'expédition de sir William Edward Parry en 1821-1823 qui transporte 6 000 gallons de jus de citron et celle de John Franklin en 1845, 9 300 livres de jus de citron. Comme quoi, il n'est jamais trop tard pour reconnaître l'utilité de la science, de l'histoire et de la recherche fondamentale.

Alain Asselin est professeur retraité au Département de phytologie de l'Université Laval.

Jacques Cayouette est botaniste et chercheur à Agriculture et Agroalimentaire Canada.

André Daviault est latiniste et professeur émérite de l'Université Laval.

Jacques Mathieu est historien et professeur émérite de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Sources :

Les informations de première main sur cette question viennent des ouvrages suivants :

Marc Lescarbot. *Histoire de la Nouvelle-France...*, Paris, Jean Milot, 1612.

C.-H. Laverdière. *Œuvres de Champlain...*, Québec, Desbarats, 1870, 6 vol. Les ouvrages suivants livrent une information de contexte de qualité :

Alain Asselin, Jacques Cayouette et Jacques Mathieu. *Curieuses histoires de plantes du Canada*. Tome I, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014.

Lucien Campeau. *La première mission d'Acadie*. Québec, PUL, 1965, p. 276 et 719.

Bernard Émont, *Marc Lescarbot : mythes et rêves fondateurs de la Nouvelle-France*. Paris, L'Harmattan, 2002, 362 p.

Jacques Mathieu. *L'anneda, l'arbre de vie*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 193 p.

Éric Thierry. Marc Lescarbot, vers 1570-1641. *Un homme de plume au service de la Nouvelle-France*. Paris, Honoré Champion, 2001.

Éric Thierry. *La France de Henri IV en Amérique du Nord. De la création de l'Acadie à la fondation de Québec*. Paris, Honoré Champion, 2008.

Marcel Trudel. *Histoire de la Nouvelle-France*. T. 2. *Le comptoir, 1604-1627*, Fides, 1966.

Références :

Bartholomew, M. 2002. James Lind's Treatise of Scurvy (1753) *Postgraduate Medical Journal* 78 : 695-696

British Library, Mss Sloane, 2063, f.8 et 2062, f.77

Houston, C.S. « Scurvy and Canadian Exploration ». *Bulletin canadien d'histoire de la médecine*, vol. 7 n° 2, 1990, p. 161-167.

Trevor-Roper, Hugh Redwall. *Europe's physician: The various life of Sir Theodore de Mayerne*. Yale University Press. 2006

Notes :

1. Du fait des progrès de la philologie moderne, l'établissement du texte de Pline est aujourd'hui légèrement différent de la lecture qu'on en faisait au XVII^e siècle. Pour l'extrait qui nous concerne, il n'y a que des différences superficielles (1. Inversion : *intra biennium dentes deciderent*; 2. Variante : *et sceloty-rben ea mala. Reperta*; 3. Variante : *quae appellatur Britannica*; 4. Ajout : *et contra serpentes*; 5. Ajout : *in totum annum a metu anginae praestat*; 6. Ajout : *Frisi, gens tum fida, in qua castra erant, monstraverit illam*). Mais ici, c'est naturellement la lecture des savants contemporains de Champlain qui importe.

2. Cette note marginale du rédacteur est motivée par une erreur dans la transmis-



Trouvé sur le site de la deuxième habitation de Champlain, cette écritoire illustre les composantes requises pour produire un texte à cette époque. On y distingue à côté de la plume et du manuscrit, un support à plume, un encrier, un sablier et une boîte allongée, le tout sur une plaque de métal. (Référence : Raymonde Litalien et Denis Vaugois, *Champlain. La naissance de l'Amérique française*. Québec, Septentrion, 2004, p. 236)

sion sans doute fautive du texte d'Hippocrate qui avait certainement mis la négation (l'équivalent grec de HAUD) dans son texte, négation que les copistes ont omise. Aujourd'hui, l'accord semble être général pour ajouter une négation, mais à l'époque de Champlain on recevait le texte d'Hippocrate tel quel. Le rédacteur a donc ici raison de marquer sa différence par rapport à Hippocrate et, par tant, à Lange.

**La banque d'images,
un trésor à découvrir!**

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

**UNE
IMAGE
VAUT
1000
MOTS**

Pour vos besoins en images
contactez-nous :
418-656-5040